

CHRONIQUES DU ROCHER



**LE ROCHER
DE PALMER**

CHRONIQUES
DU
ROCHER

ÉDITO



LE ROCHER
DE PALMER

Le Rocher de Palmer est ouvert. Il l'est dans le sens le plus profond du terme : ouvert sur les cultures du Monde, sur les cultures des autres, ou plutôt ouvert sur l'Autre, dans la pleine reconnaissance de sa culture.

L'évidence d'un tel projet n'est pas si grande car le souvenir me revient d'une « Politique de la Ville » réduisant l'enjeu culturel à la diffusion de la « bonne » culture dans les quartiers. La culture de l'Autre était évidemment la bienvenue mais autant qu'elle avait été préalablement sélectionnée par ces « académies », visibles et invisibles, qui choisissaient le meilleur (« l'excellence ») de l'art pour les habitants du quartier. Autant dire, une politique niant toute reconnaissance des cultures des anonymes « habitants », considérés, tous autant que « chacun », comme des victimes « éloignées de la (bonne) offre culturelle ».

On a vu, par ailleurs, la « Politique de la Ville » se contenter souvent de jouer à « l'épicerie culturelle », avec, pour seul souci, la réponse aux « besoins » des « gens » (le terme est un peu méprisant mais il est malheureusement et banalement admis). « Dis-moi tes attentes et la politique culturelle de proximité y répondra ! » En somme, une politique de consommation culturelle puisant dans les diverses offres des marchés de produits culturels. Comme on dit dans une ville proche du Rocher : « proposer une offre culturelle « éclectique »... « pour rendre les loisirs accessibles au plus grand nombre » ! Le temps des cultures comme temps des loisirs, temps des achats qui font plaisir, temps heureux où l'enjeu culturel se réduit à « l'épanouissement » de « chacun », si possible dans des équipements lourds mais rentables, à quelques pas de la rivière.

Je crois pouvoir affirmer que, depuis sa conception initiale, le Rocher a évité ces deux écueils : fruit d'une histoire significative, en particulier localement, on pourrait dire qu'il a, au contraire, choisi la voie de la « diversité culturelle ». Mais cette expression a été si abusivement galvaudée qu'elle est maintenant exploitée par ses pires opposants !

Je dirais plutôt que son enjeu culturel est d'abord la construction du Vivre ensemble de cultures hétérogènes, reconnues et donc valorisées dans leurs apports aux cultures des autres, pour autant que toutes soient respectueuses des droits humains des personnes. Le Rocher, pour être culture du monde, lieu de plaisirs et de travail, est d'abord un lieu pour des trajets personnels à construire, un lieu d'interactions où chaque « personne » peut affirmer ses cultures d'origine pour mieux s'imprégner des références culturelles des autres cultures, un lieu, faudrait-il dire, des « droits culturels » où « nul ne peut se voir assigner la mention d'une référence culturelle ou être assimilé à une communauté culturelle contre son gré », où « toute personne a la liberté de choisir de se référer ou non à une ou plusieurs communautés culturelles, sans considération de frontières et de modifier ce choix. »

C'est en tout cas la voie qui me semble avoir été pensée, dès l'origine, et choisie en définitive pour la mise en oeuvre : un Rocher ouvert, un lieu d'échanges, même marchands, mais surtout solidement attaché à l'éthique de la dignité culturelle des personnes. Un espace public de confrontation des imaginaires et des valeurs, essentiel donc pour l'enjeu culturel en démocratie.

Jean-Michel Lucas

Jean-Michel Lucas est ancien Directeur Régional des Affaires Culturelles en Aquitaine. Aujourd'hui, il est Maître de Conférences à l'Université de Rennes II. Sous le pseudonyme de "Docteur Kasimir Bisou", il signe des textes souvent corrosifs mais toujours pertinents sur les politiques culturelles.





Ici Children ville

Ici Children ville
 Plus d'concombre à la cantine
 Exit les choux d'Bruxelles
 Au fond d'la grotte de Pech Merle
 Les dames de la cantine
 Ces hypocrites à la mine
 Plus grise que la terre
 Faudra bien qu'on les libère,
 Qu'on les mette à genou
 Pour manger leur kangourou

Il est minuit Docteur Schweitzer
 Voila qu'se pointent les bulldozers
 Sur notre île déserte on emmènera
 Une Nintendo, un lecteur mp3

Dans l'musée du vingtième siècle
 On empilera les vieilles cassettes
 Les téléphones à cadran
 Claude François et puis Tarzan
 Des lions, des boucs, des dompteurs
 Dans les rues, personne n'aura peur
 Nos photos remplaceront dans les trams
 Les publicités qui déraillent

Refrain

Ici Children ville
 Nous on danse sur un vinyle
 Qui flotte dans les nuages
 Au d'ssus d'une plage de sucre glace
 Des fontaines de chocolat
 Nous couleront sur les doigts
 Des nuages en chantilly
 D'où pleuvront des confettis
 Ici children ville...

**LE ROCHER
 DE PALMER**



CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER

UNE CHANSON AVEC VERONE

EN RÉSIDENCE

Le duo parisien de Verone, Delphine Passant et Fabien Guidollet, est passé au Rocher avec comme programme une résidence, un concert et un atelier d'écriture afin que des enfants écrivent leur propre chanson.

Cenon n'est plus Cenon, elle se nomme dorénavant « Children ville ». Une ville où les enfants ont pris le pouvoir. Cette proposition est progressivement venue au sein de l'atelier d'écriture animé par Verone. Le pari était d'écrire une chanson en quatre journées et de l'interpréter ensuite sur scène. Il a fallu dépasser les timidités et laisser libre cours aux imaginaires. Comme le dit Fabien Guidollet : « *C'est très dur d'écrire une chanson à plusieurs, il faut trouver un thème, laisser sortir ce qui passe par la tête et plus c'est bizarre, mieux c'est ! Mais on ne veut pas leur imposer notre vision.* » Tout commence donc par un mini-concert de Verone pour les enfants, une façon de découvrir leur univers très inventif, et ensuite une discussion libre pour trouver un terrain d'entente. Et les enfants présents, âgés de 11 ans en moyenne, qui par ailleurs sont membres du Conseil municipal des jeunes de Cenon, ont patiemment émis des hypothèses avant d'en arriver à cette idée d'une prise de pouvoir... Que feraient-ils donc si tel était le cas ? Un fantasme et un rêve qui collent bien à l'univers surréaliste et onirique de Verone et à ses bricolages musicaux. Le duo que l'on dit dada pour son propos décalé, pour sa musique qui se balade entre folk et univers électronique, s'est attaché pendant cet atelier à tirer les fils pour faire une pelote, à reprendre les mots des enfants pour qu'il s'agisse bien de leur chanson. Ainsi sont apparues, accolées à la prise du pouvoir, les idées d'une plage dans la ville, d'un musée du XX^e Siècle, de la destruction des grandes tours, de la suppression des concombres à l'école, des arbres à bonbons, les bonbontiers, des arbres à argent, les argentiers... La question de la méthode était délicate car pour Verone, il n'y en a pas réellement pour écrire une chanson. Il faut lâcher la bride au contrôle de la raison, de l'explication de texte et plutôt provoquer un surgissement. Chercher des chemins de traverse pour écrire et composer avec des instruments traditionnels mais aussi avec tout ce qui tombe sous la main et produit du son, d'un assemblage de cuillères à café au sac de billes en passant par des machines que l'on dérouté de leur usage habituel. Comme le dit encore Fabien Guidollet : « *On peut avoir plusieurs manières d'écrire une chanson, partir du texte ou partir de la musique mais je n'essaie pas de rationaliser ce que l'on écrit. Si on réfléchit trop, on s'enferme dans un carcan et on reproduit les mêmes choses. Il faut saisir les idées et les images qui passent.* » Et faire une chanson avec la liste dite par les enfants, reprendre leurs mots en proposant une écriture, une tonalité et des accords qui modulent la voix. En cours d'atelier, les enfants ont également apporté au Rocher leurs instruments, guitares, percussions, synthétiseur et didgeridoo pour les intégrer à la musique de leur chanson. Et de ce joyeux bazar une chanson originale est apparue, loin des standards de la FM, une balade imaginaire que les enfants ont menée à terme en la jouant et en la chantant sur la scène du Salon de musiques.

www.myspace.com/veronemusic

**CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER**

LA FLAMME DE BANLIEUES BLEUES AILLEURS



Xavier Lemette est directeur du festival Banlieues Bleues. Implanté en Seine-Saint-Denis, ce festival propose chaque année au printemps un mois de concerts jazz et musiques du monde dans une dizaine de villes et poursuit le travail toute l'année à son siège de Pantin, la Dynamo. Mêlant exigence musicale et actions artistiques, Banlieues Bleues est devenu une référence en France et à l'étranger, un exemple à bien observer.

Banlieues Bleues et Musiques de Nuit ont eu l'occasion, ces dernières années, de partager des programmations courageuses : le collectif new yorkais Burnt Sugar, Ernst Reijseger & Groove Lele et, en 2010, Gato Loco.

**LE ROCHER
DE PALMER**

PHOTO : JADE DAVID

Quand est né Banlieues Bleues, avec quelle volonté ?

En 1984. C'était un challenge au départ, il n'y avait pas de concerts en Seine-Saint-Denis. Le but était de créer un festival de jazz ouvert qui se passerait dans dix villes en faisant ce qui est devenu courant aujourd'hui, de la décentralisation. L'idée était de créer un événement, faire venir en banlieue des musiciens que l'on ne voyait pas forcément, même à Paris. Le festival voulait avoir une dimension européenne, avec des musiciens européens de jazz et de free mais aussi des Américains peu connus à l'époque comme Ornette Coleman. Les tournants du festival ont été le concert de Miles Davis en 1988 et une commande que nous avons faite autour du bicentenaire en 1989, où est notamment venu Dizzy Gillespie. Le festival est devenu très reconnu après cela. Il y avait également une place pour d'autres musiques comme le raï, le blues, la soul avec des gens comme Al Green ou BB King. La marque de fabrique de ce festival, c'est de faire découvrir des musiciens, de prendre ce risque et aussi de créer des projets avec d'autres expressions artistiques, des rencontres.

Que cela veut-il dire pour un festival de naître en banlieue ?

C'est notre nom et notre territoire, un lieu dont on parle beaucoup pour d'autres raisons. Le pluriel de notre nom veut dire la diversité des musiques et du public qui doit être le plus large possible. On amène la musique là où elle doit être. Pendant le festival, la périphérie devient le centre. Le jazz peut avoir une réputation de marginalité et de fermeture, comme s'il était réservé à un seul public élitiste mais notre volonté est d'aller à l'encontre de ces clichés. On le fait avec les musiciens qui mènent des actions musicales avec le public, autour des concerts. On a accueilli par exemple Chris McGregor et Archie Shepp au pied de la tour des 4000 et chaque jour il y avait de plus en plus de jeunes aux répétitions et, le soir de concert, ils voulaient tous entrer. On le prend très au sérieux, cela peut être des rencontres, des stages, des créations et ce n'est pas réservé aux jeunes musiciens, tout le monde peut y accéder. Dans les années 90, il y a eu beaucoup de crédits au titre de la politique de la ville, cela nous a permis de le faire. Aujourd'hui, les crédits ont fondu mais nous continuons pour toujours sensibiliser de nouveaux publics.

Vous insistez sur le fait qu'il s'agit là d'une action culturelle et non sociale.

Cela a donné beaucoup de sens au festival, la composition des publics a changé et ce sont des aventures humaines qui naissent dans les rencontres. Mais ce n'est pas pour juste occuper les gens, ce sont des projets culturels. C'est par la culture que l'on revalorise les choses, c'est vieux comme le monde. La musique ne doit pas seulement être au centre de Paris, l'idée d'un service public est d'amener des projets exigeants de grande qualité. Les meilleurs internationaux viennent ici et ces musiciens portent des choses qui ne sont pas de la marchandise. Ils font d'autres choix que de vendre des disques et passer à la télévision. Ils sont en rapport avec la réalité et ils donnent un autre regard. Ils ne sont ni une soupape ni un pansement, ils sont valorisants. Il y a même une certaine fierté de faire venir ces grands musiciens, ils viennent voir les gens d'ici et c'est une grande richesse. Ces musiques peuvent être des clés dans des villes ou des quartiers très cosmopolites. On parle alors de ces territoires pour d'autres raisons que celles que l'on entend souvent.

Vous avez un lieu à vous, la Dynamo, à Pantin. À quoi vous sert-il ?

Après plusieurs grands projets, notamment un carnaval, on a compris que l'on pouvait avoir une action toute l'année. La Dynamo a été conçue en 2006 par un architecte pour le jazz et les musiques du monde dans une ancienne usine. C'est devenu pour nous un lieu de production, de diffusion, de répétition, de sensibilisation et de concerts avec une petite jauge. On y fait des résidences, pour des musiciens mais aussi pour des écrivains ou des peintres. C'est un lieu en devenir et on veut que cela soit toujours au service de l'innovation musicale.

SENSIBLE ZONE SENSIBLE 20

CHRONIQUES
DU
ROCHER

DU MIEL ET DE LA VILLE



**LE ROCHER
DE PALMER**

ICI

Quel rapport peut-il y avoir entre le miel et les musiques du monde, entre les abeilles et le Rocher ? Réponses avec le Parti poétique et sa banque du miel.

Il fallait oser au départ installer cinquante ruches sur les toits de la mairie de Saint-Denis, en banlieue parisienne. Croire non seulement que le miel citoyen avait un avenir mais aussi que ce « miel béton » aller créer une impulsion artistique pour voir et parler autrement de la ville. Ce pari était celui d'Olivier Darné, plasticien et apiculteur, deux domaines qu'il s'ingénie à relier depuis le milieu des années 90. Soit un « *nectar urbain riche et complexe à l'échelle de la complexité de la ville* », produit par des abeilles dont on sait la fragilité actuelle, et des gestes artistiques, des installations souvent qui s'adaptent aux projets des lieux investis. Tout comme les abeilles, Olivier Darné et les membres du Parti poétique essaient et élargissent leur sphère d'action à Paris, Roubaix, Genève, Londres et... Cenon.

Les discussions avec l'équipe de Musiques de nuit remontent à plusieurs années et mais elles se concrétisent aujourd'hui avec l'ouverture du Rocher. C'est ainsi que l'idée d'un « miel du rocher » devient une perspective, un miel cenonnais qui remportera peut-être des médailles d'or aux concours régionaux comme son homologue de Saint-Denis. Un des apiculteurs locaux impliqués, Nicolas Bouguet, dit ainsi que « *la société des abeilles est fragile et c'est aussi une société du don de soi. Il y a des analogies avec celle des humains. Avec le support abeilles, je crois que l'on peut porter un regard sur notre société et notamment sur le milieu urbain* ». L'idée est également de transformer ce nouveau miel en objet de troc avec les habitants de Cenon qui, suivant leurs origines, échangeront leurs miels contre celui du Rocher. Il en sera de même avec les musiciens et artistes qui passeront en concert et ces miels venus du monde entier constitueront une miellothèque internationale. Un voyage des saveurs qui, de dégustations en discussions, parrainera des rencontres entre habitants et artistes. Comme le précise Olivier Darné, « *on a envie de susciter la curiosité pour le lieu au travers du miel. On crée un dispositif relationnel car on a besoin aujourd'hui de se remettre en relation avec le quotidien, ses joies et ses peines, c'est un besoin public. L'art tout seul n'est pas une solution, de même que la politique toute seule.* » Si les deux premières ruches installées dans le parc Palmer ont malheureusement été détruites par des frelons asiatiques, de nouvelles sont prévues pour le printemps 2011. Le Rocher devrait également être une annexe de la « banque du miel » créée par le Parti poétique et dont le siège est à Lausanne. Cette banque comprend des sociétaires, qui font un don financier investi dans les ruchers, et qui, via des assemblées générales, décident de la transformation de cet argent en autre chose. Avec des slogans comme « *On ne prête qu'aux ruches* » et « *Time is honey* », un Fonds mellifère international (FMI), le parti poétique entend bien faire de la politique à sa manière, citoyenne et batailleuse, et peu à peu « *polliniser la ville* ». Car si le pari d'Olivier Darné a prouvé que le miel urbain pouvait être aussi riche que le miel rural, et parfois plus si l'on songe aux zones où la loi est la monoculture, si la question écologique via les abeilles est l'une de ses réflexions, il n'en reste pas moins que cette histoire de miel est avant tout une aventure artistique et humaine qui prend des formes différentes suivant l'histoire de chaque lieu. Au Rocher et à ses visiteurs voyageurs de jouer...

7

CHRO-
NI-
QUES
DU
ROC-
HER

TONTON DU MALOYA



LE ROCHER
DE PALMER

ENTRETIEN

Musicien, chanteur, poète, le réunionnais Danyel Waro a le maloya rivé au cœur. Ce chant profond en créole qui remonte au temps des esclaves, il l'a fait sien dès qu'il l'a entendu et depuis, tout en énergie percussive mais aussi en plaintes mélancoliques, il le partage sur scène avec une passion communicative. Longtemps caché et joué en secret, le maloya est aujourd'hui intégré par l'Unesco au patrimoine immatériel de l'humanité et Danyel Waro vient de recevoir le Womex artist award, le prix le plus prestigieux pour les musiques du monde. Avec son nouveau double CD « Aou Amwin », dans lequel il a invité les Corses d'A fileta ou encore le rappeur sud-africain Tumi, Danyel Waro est passé en concert au Rocher et nous a donné sa vision d'un maloya devenu universel.

Quand avez-vous rencontré le maloya ?

J'avais dix-huit ans. J'ai grandi dans les champs de canne à sucre, de maïs où on plantait notre manger. Depuis petits on était habitués à travailler la terre avec mon père et ma famille. On était ce qu'on appelle des petits planteurs. Avec quatre hectares de terre, on vivait à sept. Mon père était militant du parti communiste réunionnais. Comme le parti communiste avait prôné l'autonomie à la fin des années cinquante, il y a eu une répression un peu générale à ce moment-là, une interdiction qui a eu une influence sur l'expression la plus populaire, le maloya. C'est un chant qui vient de notre côté malgache et africain. Le maloya n'était pas interdit officiellement mais les troupes étaient pourchassées, on n'avait pas le droit de jouer en public. Quand le parti communiste a commencé à avoir des élus au début des années soixante-dix, c'est là que des gens comme Firmin Viry ont été encouragés à remettre le maloya au goût du jour. Moi j'ai découvert ça dans un meeting du parti communiste, avec Firmin Viry. Je me suis mis à danser comme Firmin sur la scène. Ça a été un gros coup au cœur. Après je me suis dit, c'est ça mon expression et j'ai commencé à écrire mes propres textes parce que j'aime la langue. J'ai fait deux ans de prison en France pour avoir refusé le service et après, quand je suis revenu au pays, j'ai continué avec une troupe. Je ne savais pas chanter, pas jouer mais j'avais toujours aimé chanter comme ça, pour gueuler, pour me donner du courage dans les champs. J'écoutais aussi du Brassens. Je devais dresser mon chant, le mettre en ordre dans ce cadre rythmique qu'est le maloya.



C'était un chant de révolte à l'époque ?

Oui, c'est un chant venu des esclaves, des engagés malgaches et africains principalement, ce qui venait de l'Afrique et de Madagascar était tabou. La prédominance à La Réunion était catholique, c'était blanc bien sûr, ceux que l'on appelle les gros blancs, les maîtres. Les gens qui sont issus des esclaves, de l'africanité, de la malgachitude, avec des Blancs pauvres et des métisses pauvres, cela faisait la masse populaire des gens défavorisés, des ouvriers des champs de canne et tout ça. Ce sont ces gens-là qui portent le maloya. C'est une affaire de Noirs mais pas seulement parce que le mélange s'est fait depuis le début. C'est donc une musique réunionnaise mais qui a été étouffée. Il y a aussi un côté rituel. Du côté africain et malgache, on chante et on danse maloya pour l'ancêtre comme une fois dans l'année on met à manger, à fumer, à boire pour l'ancêtre en lui faisant une fête. Quelques familles ont continué en dessous, comme une braise sous la cendre. Et par l'intermédiaire du parti communiste ça s'est répandu. Tout cela a été un combat jusqu'aux années quatre-vingt. Quand arrive la victoire de Mitterrand, les ondes s'ouvrent, les radios, les télé et le maloya a démarré encore plus. Il était reconnu officiellement.

**LE ROCHER
DE PALMER**



Vous utilisez souvent le terme de bâtard, de batarsité, qu'est-ce que cela représente ?

Notre part noire n'est pas reconnue vraiment alors qu'elle est là et qu'elle est dans le sang, dans la culture. On a ce mélange, blanc, noir, métisse, africain, malgache, indien... C'est une force et une richesse. Aux Antilles il y a le mot négritude, nous on est obligé de parler de métissage mais le mot métissage n'est pas le terme approprié parce que ce n'est pas le mot créole. Le mot créole c'est bâtard. Nous on dit bâtard pour dire tous les mélanges possibles. Ce n'est pas aseptisé comme métisse qui fait de suite café au lait, touristique... Le terme batarsité, c'est tout ce qui est notre mélange, tout ce qui n'est pas reconnu et qui est riche. On est allés très loin dans le mélange et on n'en est pas conscients. À La Réunion, ce ne sont pas des communautés les unes à côté des autres comme on le dit souvent, c'est plutôt toutes les communautés dans chaque personne. Moi j'ai une figure qui jure par rapport à une image. Le blanc qui chante des musiques noires, mais blanc c'est la carrosserie, qu'est-ce que j'ai dans le corps, qu'est-ce que j'ai dans les habitudes ?

Dans les paroles que vous écrivez aujourd'hui, le maloya est encore un chant de révolte ?

Pour moi c'est toujours un chant de révolte mais pas seulement, c'est un chant qui donne les sentiments humains. Quand je chante, je chante la trace de l'esclavage, l'histoire... J'essaie de m'imaginer la souffrance d'avant et la souffrance de maintenant, l'amour d'avant et l'amour d'aujourd'hui, la valeur que l'on a. Je chante pour dire : n'ayons ni peur ni honte, levons les tabous. Il faut assumer notre mélange ! Ce n'est pas évident, on a à se battre pour notre langue, notre culture. Avant j'étais plus politique, dans un appareil, et après je m'en suis démarqué parce que cela ne correspond pas à mon tempérament. Je prends un chemin artistique pour dire mes sentiments, ma révolte et mon amour aussi.

Le maloya peut continuer à évoluer ?

Bien sûr, il va continuer avec toutes les sensibilités différentes. On a tout l'apport indien qui n'est pas exploité totalement. Il y a encore un côté sacré, religieux. Pour moi c'est sacré le maloya, on recrée du sacré dans notre façon de le jouer. C'est pas du tout un business ou un truc comme ça, c'est quelque chose de profond qui n'est pas un phénomène de mode. On doit le distiller, le planter, le semer et arroser tout le temps comme un arbre de liberté. C'est ce que j'essaie de chanter et je me soigne en premier de tous ces maux, tous ces tabous, cette honte, cette peur. Et je suis pas mal soigné, je suis pas malheureux du tout, j'ai eu beaucoup de chance, j'ai du bonheur à chanter comme ça.

TRIO BIONDINI-REIJSSEGER-GODARD

Carnet de concert #1

Mercrèdi 10 Novembre



J'ami découvre l'iconolâtre
Ernst Reijseger avec le trio
Clusone (Reijseger/Moore/Bennink),
et depuis j'essaie de ruiner toute
ses incantations musicales :
polyphonie, serbes, chanteurs
sénégalais, free-jazz, projets
tango, musique turque, et
j'en passe... Amateurs de
défichage et d'élitisme
musical, retenez ce nom!

Et ce soir c'est dans une formation
inédite qu'il revient en terres bordelaises :
un trio avec Luciano Biondini à
l'accordéon et Michel Godard au tuba.



Le chromatique de
Luciano, un "Victoria".





Le serpent,
l'ancêtre du
tuba à la
renaissance.
Là c'est un
modèle en
carbone !!!



Ernst entame un morceau
solo qui semble se nommer
"concouk", au vi qu'il
pousse le tempo et que
les enfants
finissent
par
reprendre
en chœur.

Ce morceau
est un vrai sketch, Ernst s'en
donne à cœur joie : grognements,
voix de fausset (ou chant du coq?),
et autres cabotinages sur une
base teintée de bossa-nova. Ça y est, le public
enfantin de la salle est conquis! Et c'est indéniable, Ernst est un
vrai show-man : à la fin du morceau c'est évidemment la pagaille,
un enfant continue les "concouks", Ernst prend une voix d'ogre pour
claquer un effrayant "Arrête!!".

Ah, je me sens moins seul !
Une petite fille est allongée
à plat ventre en train de
croquer les musiciens. Nous nous
débattions tous les deux sur nos cahiers malgré l'obscurité.



Ernst vient de péter une corde, il semblait que ce soit assez long
à changer, alors nous avons droit à un petit one man show pour
faire passer le temps : il tente un solo sur corde cassée qu'il
tient d'une main, puis il va chercher dans son sac en exagérant les
mouvements, sort son paquet de cordes qu'il déclinquette avec rage,
puis essaie de se remémorer les notes : "do, ré, mi, fa ... euh, yes, sol!",
bref il meuble sans aucun problème en provoquant l'hilarité du public.
Et on reprend sous un tonnerre d'applaudissements...



À la fin du spectacle, tout le monde se retrouve avec un verre grâce à un partenariat avec un négociant en vins. Ernst, qui a beaucoup travaillé dans la région avec *Risques de Nuit*, va saluer quelques connaissances, puis c'est le tour des enfants à qui on permet d'essayer le violoncelle, *wha, magique!* " Et ça c'est quoi? "

pôpôpô

" Eh bien ça s'appelle un serpent, " "



Ce concert aura en le mérite de prouver une fois de plus qu'on peut satisfaire un public exigeant sans laisser les autres de côté ...

Justine Mouton

À VENIR AU ROCHER

EXPOSITION

Décembre-janvier / « Portraits intérieurs / Musiques intimes »

Christophe Goussard, photographe et Eric Bonneau, preneur de sons

Photographies et pièces sonores s'entremêlent dans une exposition interactive évoquant des parcours riches et pluriels d'habitants cenonnais : résidents de toujours, immigrés de longue date ou fraîchement arrivés... Enfants, adolescents, adultes, personnes âgées... Femmes, hommes.

SENSIBILISATION

2 et 3 février / Scènes publiques avec le Conservatoire de Bordeaux Jacques Thibaud

Répétitions publiques à destination des partenaires sociaux et de l'éducation nationale.

Concert gratuit avec le Big band du Conservatoire de Bordeaux Jacques Thibaud.

Du 21 au 23 février / A la découverte de l'Orchestre National de Bordeaux Aquitaine / Rencontres et concert

Trois jours de rencontres avec les 56 musiciens de l'ONBA et un concert.

Programme proposé autour de la Symphonie n°6 « Pastorale » de Beethoven.

6 et 7 avril / Scènes publiques avec le Conservatoire de Bordeaux Jacques Thibaud

Répétitions publiques à destination des partenaires sociaux et de l'éducation nationale.

Concert gratuit avec l'Orchestre d'harmonie du Conservatoire de Bordeaux Jacques Thibaud.

ATELIERS DE PRATIQUE ARTISTIQUE

Octobre 2010-mai 2011 / Les Ateliers de la création

Dispositif conçu par le Centre Georges Pompidou et l'IRCAM à Paris. En partenariat avec le FRAC Aquitaine, le lycée Jacques Brel de Lormont et l'association MA ASSO / Eddie Ladoire.

Projet d'éducation artistique à la croisée des arts visuels, du son et des nouvelles technologies, à partir de l'œuvre *Sans titre* de Claude Lévêque, (collection Frac Aquitaine).

RENCONTRES

Vendredi 28 janvier / 18h-20h / Musique et immigration « Vie quotidienne de l'immigration en chanson, pour une étude des chansons et chanteurs de l'immigration maghrébine en France des années 1930 à 1990 »

Conférence par Naïma Yahi, historienne chargée de mission association Génériques

Samedi 9 avril / 18h-20h / Identité et musique « La musique un combat politique ? L'exemple du jazz sud-africain »

Conférence par Denis Constant-Martin politologue, directeur de recherches au CEAN université Bordeaux

Jeudi 28 avril / 18h-20h / Les Théâtre de la science

Organisé par Cap Sciences

Table ronde sur le thème « **Comment construire un avenir énergétique durable ?** »

Invités : Daniel Cohn Bendit, Elodie Renaud et des représentants de l'association Négawatts

Mardi 14 juin / 18h-20h / Conférence sur le Living Art

Invité : Florent Aziomanoff, Le Cube. Animateur : Daniel Truong-Loï

STAGES DE DANSE

7 et 8 avril / 18h-21h / Ateliers Gumboots avec la compagnie Via Katlehong / En partenariat avec le Cuvier-CDC et l'IDDAC dans le cadre de la Biennale de la Danse

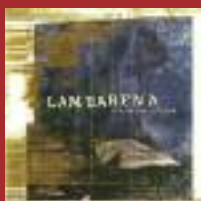
23 avril / 10h à 18h30 / Hip Hop avec la Cie Les associés Crew

10h - 11H15 et 11H15 - 12H30 : ouvert aux débutants de - 13 ans / 14h - 16h : Poppin, pour un public concerné / 16h - 18h : Breakdance, pour un public concerné / 18h - 18h30 : Freestyle

MUSIQUES DU MONDE

*Propositions d'écoute
au Centre de documentation du Rocher*

Par Patrick Labesse



PIERRE AKENDENGUÉ & HUGUES DE COURSON « LAMBARENA »

Co-fondateur de Malicorne, groupe phare de la scène folk dans les années 70, Hugues de Courson affectionne les mariages impossibles, les unions improbables. Quand la productrice Mariella Bertheas lui propose de concrétiser un projet pour honorer la mémoire du docteur Schweitzer (décédé en 1965 à Lambaréné, au Gabon), en mélangeant Bach et la musique africaine, il décide d'impliquer dans ce projet osé le très créatif musicien et compositeur gabonais Pierre Akendengué, dont il avait produit certains albums. Ensemble, les deux hommes concoctent l'une des extravagances les plus épatantes de la world music.



BUENA VISTA SOCIAL CLUB

Ce projet discographique réunissant un all stars cubain et le guitariste américain Ry Cooder a connu un succès phénoménal (plus de 8 millions d'albums vendus, dont 700.000 en France, depuis sa sortie en 1997). Grâce à lui, le « son », genre principal de la musique cubaine est entré chez les ménages français. Source capitale de la salsa, le « son » et ses enlacements de voix, guitares et percussions, est né au XIX^{ème} siècle dans les fêtes paysannes de l'Orient, région située à l'Est de Cuba.



CAMARON DE LA ISLA « PARIS 1987 »

Un témoignage de ces fameux récitals que le cantaor sublime, disparu en 1992, donna en mars 1987, en compagnie du guitariste Tomatito, au Cirque d'Hiver, à Paris. Enchaînant alegrías, tarantos, fandangos et bulerías, le style vif et festif dans lequel il fut le plus prolifique, « La » voix du flamenco a donné ces soirs-là le meilleur. La braise et le couteau, l'irrésistible émotion, la fascinante douleur. Il a prouvé une fois de plus qu'il était le roi de ces chanteurs gitans « qui nous charment avec les ciselures de leur désespoir », comme disait si bien Cocteau.



MERCAN DEDE « 800 »

Hommage d'un compositeur turc, DJ et joueur de flûte ney, à Rûmî (1207-1273), le poète mystique persan qui a créé l'ordre soufi des Mevlevi (les derviches tourneurs). Un album ambitieux, original, totalement envoûtant. Le musicien y cultive le grand écart. Il réunit autour de lui des instrumentistes, des voix, issus d'univers géographiques et musicaux éclectiques, invente subtilement des affinités entre des sonorités et des instruments éloignés. Cuivres et chuchotements, scansion de rappeur et chant éthéré, sons électroniques, ney, vieille à roue et erhu (violon chinois), percussions persanes et indiennes, se suivent, se croisent et dialoguent dans une fluidité grisante.

